

ALTÉRITÉ

De l'indien au tahitien : toujours l'autre, encore nous

Philippe Pottier

CIRAP

8/05/02

Jusqu'à Christophe Colomb, le monde des européens, c'était la Méditerranée. C'était peu de changements d'avec le monde des grecs.

On était allé jusqu'aux confins de l'Asie, Marco Polo en était revenu. Mais c'était toujours le même monde continu. Tout semblait attester que la vision des grecs, un monde insulaire entouré par le grand océan, était toujours juste. Le monde était un cercle, aux marges duquel on rencontrait l'océan, et plus loin des mondes mystérieux inconnus. Au milieu le monde connu, des colonnes d'Hercule à l'Asie. Le centre du monde avait pu varier mais il était toujours bien là. Il ne pouvait y avoir d'autres hommes.

Colomb arrive aux Caraïbes, stupeur: il rencontre de nouveaux êtres, apparemment de nouveaux hommes. Il en est tellement surpris qu'il ne comprend pas, qu'il ne comprendra jamais qu'il a découvert un nouveau monde ... Il se croit de l'autre côté du monde connu, du côté de l'Asie.

Les premiers européens débarquant aux Amériques vont de surprise en surprise. Les natifs vont et viennent nus et sans gêne. Comment est-ce possible ? D'autres hommes existent donc ? Mais sont-ce bien des hommes ? Ont-ils échappé à la malédiction originelle ?

Cette altérité imprévue trouble les voyageurs au point qu'ils ne savent plus ce qu'ils voient. Apparemment il suffit de cueillir, les animaux se présentent d'eux-mêmes aux chasseurs, il ne fait jamais froid, et par dessus le marché les femmes ne sont pas noires et sont même belles. Est-ce l'Eden ? Ou l'Eden est-il proche ? Les premiers récits des voyageurs sont remplis de ces observations qui peuvent paraître aujourd'hui naïves où l'on voit un monde sans travail, sans culture, un paradis terrestre.

Pour comprendre cela il faut sans doute retourner aux sources du monde européen. Car bien sûr les représentations des premiers voyageurs sont construites à partir des mythes qui nourrissent leur imaginaire. Comment pourrait-il en être autrement en débarquant dans un monde inconnu, dans un ailleurs imprévu où la rencontre complètement inattendue d'un autre, l'indien, ne peut se comprendre par aucune des sciences existantes ? La rencontre de l'indien est tellement bouleversante qu'il faudra d'ailleurs s'interroger même sur sa véritable nature: homme ou animal ? Ou homme encore dans l'Eden ? On verra plus loin que pour les indiens la même interrogation fondamentale sur la nature de ces nouveaux venus, ces hommes blancs, débouchera sur une problématique inversée: hommes ou dieux ?

Depuis aussi loin qu'on peut remonter dans l'histoire de l'homme on constate qu'il ne cesse de s'interroger sur ses origines, sur l'avant et en miroir sur l'après, sur l'au-delà. Son imaginaire, sa compréhension du monde est fondée sur l'imagination d'autres mondes, d'autres êtres qui peuvent lui permettre de tenter d'expliquer l'inexplicable.

Les mythes sont venus remplir les vides béants que la pensée logique, le logos, ne parvenait désespérément pas à combler. D'où l'imagination d'un autre monde, le monde des dieux, où l'origine de tout, donc de l'homme, s'est jouée et se joue, et d'un au-delà qui, après la vie visible, lui donne un sens.

Les mythes révèlent d'autres mondes, un ailleurs peuplé d'autres êtres, radicalement autres, les dieux, et de demi-dieux qui font le lien entre les dieux immortels et les hommes mortels. Ces hommes mortels sont inscrits dans le monde connu, l'oïkouménè, dans ce cercle aux confins duquel l'océan entoure les terres. Ce monde insulaire, limité, encerclé, est parcouru par le héros, Ulysse, Héraklès, dont le récit des aventures renseigne les hommes. Les colonnes d'Hercule bornent le monde connu, à la porte de l'océan, au-delà duquel plus rien n'est connu et tout imaginable.

Aux confins du monde connu on imagine d'autres lieux, d'autres espaces, d'autres mondes, les pires comme les meilleurs. Des mondes sombres, dangereux, peuplés de monstres terrifiants, ou des jardins extraordinaires comme les Hespérides où les pommes d'or peuvent rappeler l'âge d'or, les temps heureux.

Les européens qui arrivent aux Caraïbes sont issus de cette culture méditerranéenne. Ils sont chrétiens. Ils intègrent aux origines antiques la culture judéo-chrétienne : la tradition juive du peuple élu, tradition fondée sur une prise en compte forte de l'altérité, peuple élu qui se distingue des autres peuples; et la tradition chrétienne qui remplace la notion de peuple élu par celle de peuple universel fondée sur la pratique de la conversion.

L'altérité pour les européens c'est aussi la femme, dangereuse et mystérieuse, dans la genèse biblique bien sûr, mais aussi dans de nombreux mythes. Ainsi le mythe des Amazones, ces femmes qui vivent sans hommes et qui ne respectent rien de l'ordre établi, se font guerrières, jusqu'à se mutiler le sein pour mieux bander leur arc.

Image de l'autre terrifiante, l'Amazone indique que pour éviter ces horreurs, la femme doit rester à sa place, soumise. La prise en compte de cette altérité vécue alors comme fondamentale, la différence des sexes, fonde un ordre hiérarchique et distribue les rôles dans le partage des pouvoirs. Le chef / prêtre, le guerrier, le producteur, selon la définition de Dumézil des trois ordres du monde indo-européen, seront des hommes.

Les espagnols, envoyés des rois très catholiques, sont imprégnés de tout cela. Ils n'imaginent pas que d'autres hommes peuvent exister, d'autres mondes. Ils ne font que tenter de rejoindre le monde connu par l'autre côté. Au point que ces indiens qu'ils découvrent, ils se demanderont si ce sont bien des hommes, c'est-à-dire des êtres

pouvant recevoir la foi chrétienne, ce que Las Casas s'efforcera de démontrer.

Balboa voit l'Océan Pacifique en 1513. L'Amérique n'est donc pas la seule continuation du monde connu de l'autre côté, mais un nouveau monde, une nouvelle grande île qu'on peut contourner par le bas comme Magellan va le démontrer. Alors ? L'imaginaire peut se débrider. Ne serait-ce pas vraiment l'Eden, ou tout au moins l'Eden ne s'y trouverait-il pas ? Ne va-t-on pas y rencontrer enfin les Amazones ? Y découvrir l'Eldorado ?

Les voyageurs s'émerveillent de ce qu'ils voient, au point qu'ils peinent à réussir à décrire dans leurs récits toutes ces "merveilles".

On est frappé de voir comment, presque trois cents ans après, on lira des choses équivalentes dans les premiers récits des découvreurs européens de Tahiti. Avec bien sûr Bougainville qui nomme Tahiti la Nouvelle Cythère. On peut difficilement être plus explicite. Et les descriptions une nouvelle fois nous parlent de jardins extraordinaires merveilleusement agencés sans qu'aucun travail ne soit nécessaire. Du coup, après les indiens, les tahitiens sont le nouvel avatar de cette autre humanité bénie des dieux qui échappe aux douleurs du monde civilisé.

A cette époque, la fin du XVIIIème siècle, l'émerveillement se conjugue avec un discours philosophique. Le tahitien, autre providentiel, nouvel indien, apporte sans le savoir la preuve que les critiques sur le fonctionnement du monde civilisé sont justes, puisqu'on peut vivre apparemment sans contraintes, jouir de la vie et de ses plaisirs sans risque.

L'autre devient alors l'allié du philosophe. Tout l'ordonnement du monde peut être critiqué et même les places respectives de l'homme et de la femme. La rencontre de l'altérité est bonne quand elle permet au découvreur, au conquérant de justifier ses positions. Mais il en est finalement toujours ainsi. Que l'indien soit le noble sauvage qui prouve si bien les théories des philosophes, jeu que Diderot utilisera à fond dans son "Supplément au voyage de Bougainville", ou l'ignoble sauvage, qui justifie, par sa sauvagerie, ses mœurs dégradés, son immoralité, toutes les conquêtes, toutes les conversions forcées, l'autre tombe à pic et est immédiatement instrumentalisé.

L'autre devient un miroir qui renvoie la bonne ou la mauvaise image, juste comme on le souhaite, pour disculper le nouvel occupant.

L'altérité, par les différences qu'elle montre ou les concordances qu'elle révèle, établit le bien-fondé de la démarche du découvreur. Car il ne suffit pas de découvrir d'autres espaces, d'autres hommes, d'autres mondes, il faut savoir qu'en faire. Puisque nous sommes venus là, nous avons quelque chose à y faire. Et ce que nous avons à y faire c'est civiliser ces autres hommes qui, bons ou mauvais, nobles ou ignobles, n'en sont pas moins des sauvages.

Ce rapport aux autres, à l'altérité, qui fait qu'on arrive ailleurs pour mettre fin au désordre, à l'anarchie, aux lois injustes, est illustré par le mythe américain de la Frontière.

La Frontière c'est ce qui limite le monde connu, l'oïkoumène des pionniers, des colonnes d'Hercule mobiles cette fois, qu'on déplace à la force du poignet. Au-delà de la Frontière, les pionniers d'Amérique rencontrent des sauvages, et même deux sortes de sauvages. Les indiens. Et les espagnols, les californios, descendants des romains, ce peuple barbare qui ne rêvait que de conquêtes comme le dépeint le sénat de Californie saisi en 1852 par douze avocats pour trancher ceci: utilisera-t-on en Californie le droit civil, ou droit romain, ou le common law, ou droit anglais ?

Et encore avant ça, l'ouest sauvage, inconnu, lointain, le Far-West, ne l'imaginait-on pas peuplé de monstres ? d'Amazones ?

Au fur et à mesure, il y a toujours un autre : le fermier pour le mineur, puis le mineur pour les entrepreneurs du rail. Tout le droit de la Californie se construit sur un schéma d'opposition à l'autre, justifié par la théorie de la Destinée Manifeste: c'est la Providence qui nous a amené jusqu'ici où notre destinée est d'apporter la civilisation là où elle n'existait pas. Et la meilleure civilisation, c'est forcément la notre: celle qui vient d'Angleterre.

Le choix est évident, aussi évident que celui de la Providence qui nous a conduit là, pour le common law plutôt que pour le droit civil.

Au surplus notons que le common law est, comme son nom l'indique, le système juridique anglo-saxon réunissant en synthèse trois autres traditions juridiques: le droit normand, le droit saxon et le droit franc. Autres frontières, autres peuples, autres temps, mais même histoire. A un moment donné il faut choisir. Chaque peuple débarque avec ses mythes, ses représentations sociales, ses structures. Et voici comment l'histoire des anglais aboutit à ce que cette common law qui mit bien du temps à exister, car longtemps les cours de justice en Angleterre appliqueront selon les lieux les différents droits, devienne la loi commune de la Californie, qui fut d'abord la patrie des indiens venus d'Asie et qui semblait être acquise aux espagnols depuis le XVIème siècle.

Ici l'altérité débouche sur la force du dernier occupant qui, par une ironie du destin mais surtout par la justification de la Destinée Manifeste, va fonder ses droits fonciers sur la théorie du premier occupant ... blanc et anglais !

Et les autres: les indiens ? les espagnols ? les autres immigrants ? On leur permettra de faire valoir leurs titres mais sur les nouvelles bases juridiques. Autrement dit: le droit n'est pas une construction continue qui ne trouverait sa logique d'évolution qu'en lui-même. L'histoire des conquêtes montre comment le droit nouveau est toujours celui des vainqueurs, celui de ceux qui ont fait le voyage, bravé les dangers, sûrs que cette

réussite s'inscrivait évidemment dans la volonté de Dieu ou était le résultat d'un lien juste avec les dieux.

Celui qui arrive et qui s'installe, s'installe avec ses dieux, ses mythes, ses structures. Il peut même repartir avec et qu'il n'en reste plus de trace. Ce qui tendrait à démontrer que l'altérité demeure et que les autres ne sont jamais complètement assimilables.

Quand Cook arrive à Tahiti il y découvre un peuple, ses dieux, sa culture, sa langue. Arrivé en Nouvelle-Zélande, pensant en trouver d'autres, il trouve les mêmes. Tupaia, le géographe polynésien de Cook, parle avec les maoris sans difficultés.

Découvrant Hawaïi, Cook fait le même constat: ce sont encore des polynésiens ...

Ainsi malgré les distances, malgré les temps de séparation, globalement le peuple polynésien a conservé son identité. Un peuple ne voyage pas seulement avec ses pirogues, ses plants, ses animaux. Mais aussi avec sa langue, ses mythes, ses structures.

Les polynésiens ont cohabité longtemps avec les mélanésiens. On peut trouver des correspondances nombreuses. Mais des différences tout aussi nombreuses sont restées. L'une, majeure, est l'unité de langue des uns, la grande disparité chez les autres. L'autre demeure l'autre.

En miroir nous pouvons aussi avoir quelques idées de la prise en compte de l'altérité par le polynésien découvrant les européens. Selon une prophétie - existait-elle vraiment avant l'arrivée des européens ou a-t-elle été réaménagée juste après ? - les polynésiens attendaient des hommes blancs qui devaient arriver sur des pirogues sans balanciers. Ces hommes venant d'un autre monde ne pouvaient être que des dieux.

Cook est divinisé. Reproduisant à Hawaïi le périple attendu du retour du dieu Lono, il est reçu comme le dieu, seuls les prêtres peuvent l'approcher. Obligé de revenir, ce qui n'était pas prévu au programme, il sera mis à mort mais même alors il aura droit aux rites qui le divinisent.

On peut être frappé de noter les correspondances avec les prophéties aztèques qui annonçaient aussi la venue d'hommes blancs et vêtus de nombreuses couleurs. L'arrivée de ces blancs, programmés pour conquérir et signifier la fin des aztèques, plongera leur chef dans l'abattement.

L'autre est tellement dérangeant qu'il faut vite le récupérer, lui assurer une place possible qui ne dérange pas trop l'ordonnancement antérieur. Alors on le divinise. Ou on en fait quelqu'un sur la voie de la civilisation. Ainsi on dira que les polynésiens, peuple très religieux, étaient en marche vers le monothéisme. Le dieu Oro n'était-il pas devenu pour eux l'Etre Suprême ? La même réaction avait existé en Amérique du sud, où

des reconstructions d'après la conquête vont tenter de présenter l'état des religions des autochtones comme en marche vers le monothéisme, les conquérants ne venant donc que parfaire ou faire aboutir, à la grâce de Dieu, la transformation déjà avancée des indiens vers la bonne religion.

Comme pour le droit la religion n'est pas un en-soi, une sorte de discipline qui évoluerait en elle-même à partir de choix rationnels ou scientifiques. Si le débat était seulement: monothéisme ou polythéisme, il se poserait autrement. Les espagnols se croient monothéistes. Mais que dire des espagnols faisant le siège de l'Inca et voyant apparaître saint Jacques sur son cheval blanc dans le ciel ? personnage bien proche d'un héros antique devenu immortel ... Et du culte de la vierge, largement répandu en Amérique du sud ?

En fait la question n'est pas que les indiens deviennent monothéistes comme les espagnols, mais qu'ils soient vaincus, c'est-à-dire se soumettent au vainqueur, c'est-à-dire acceptent ses lois, son organisation sociale, sa domination politique. L'indien continue d'adorer le dieu mais en feignant d'adorer la sainte Vierge, quasi déesse chrétienne. Les apparences sont sauvées.

La soumission au vainqueur peut se jouer de différentes manières, mais est-ce si différent autrement qu'en apparence ? Dans l'exemple du dieu mais toujours adoré, cette sorte de syncrétisme religieux est implicite ou caché. Dans la domination aztèque sur l'Amérique centrale, le syncrétisme est joué explicitement par le conquérant, qui agrège à chaque conquête d'une nouvelle cité, d'un nouveau peuple, les dieux de celui-ci.

Ainsi après ce voyage dans différents temps et différents espaces il est peut-être possible de dire ceci:

- L'altérité est tellement dérangeante qu'on tente toujours de la réduire.
- Pour ce faire on peut la présenter comme un aboutissement de ce qu'on avait prévu: ce n'est pas autre chose, c'était prévu.
- On peut à l'inverse, ce qui revient au même, en faire le repoussoir qui démontre qu'on a bien raison d'être comme l'on est.

Dans le temps on tente de résoudre cette altérité par toutes les conversions possibles, à la juste religion, aux justes lois, aux bons comportements.

Dans l'espace on tente de la résoudre en conquérant les terres, en reculant la frontière.

Mais ces tentatives de résoudre l'altérité par la domination sont mises en question. Les sciences humaines modernes se sont emparées de l'altérité des peuples, de leur

particularité.

Cet étonnement devant l'autre absolu qu'est le polynésien et plus généralement l'habitant du Pacifique sud, polynésien, mélanésien et aborigène va nourrir tout le XIXème siècle et fournir des axes de réflexion aux deux disciplines naissantes: la sociologie (qui n'est pas encore différenciée de l'ethnologie) et la psychanalyse. Il nourrira les essais communs de Durkheim et Mauss, les essais de Mauss sur le mana et le don, et bien sûr le Freud de "Totem et tabou".

L'ethnologie fera de grands parcours célèbres dans cette région: Malinowski, Mead, ...

Depuis les interrogations se sont multipliées. On parle de syncrétisme, d'acculturation. Une certaine ethnologie a vu l'évolution des sociétés comme un évolution à la Darwin. Une autre considère que l'homme avait la même aptitude à penser, autant hier qu'aujourd'hui, ici que là, mais qu'il a disposé d'objets différents.

Le monde connu aujourd'hui recouvre l'ensemble du globe, l'homme part à la conquête de l'espace, et l'on sait toutes les imaginations qui à partir de là rêvent de la rencontre d'autres êtres.

L'indien d'Amérique est catholique, mais c'est un indien catholique, pas un espagnol catholique.

Le tahitien est chrétien, mais il persiste obstinément à ne pas vouloir bouger les pierres vivantes.

La société californienne, les sociétés d'Amérique du sud et du centre, la Polynésie, sont différentes. Elles ont toutes été conquises par les européens. Elles ont toutes été converties au christianisme. Elles demeurent autres, intensément autres.